

retirer dans sa chambre à coucher il savait l'état des affaires mieux que s'il eût parcouru des volumes de rapports.

Il se promenait lentement dans la chambre en paraissant réfléchir, lorsque, s'arrêtant tout à coup et jetant du côté de l'Angleterre un regard étincelant :

— Un bon vent et trente-six heures ! s'écria-t-il.

Constant arriva avec un volumineux paquet de lettres. Napoléon regarda la suscription et le timbre de chacune d'elles et les jeta par terre les unes après les autres ; mais il détacha le paquet expédié du ministère de l'intérieur. Après avoir regardé longtemps un grand cahier, il sauta tous les feuillets pour arriver au dernier, où il lut cette signature :

JOHN FULTON, ingénieur.

— Ah ! ah ! fit-il, le voilà donc enfin ce fameux mémoire !

Puis, ayant compté les feuillets :

— C'est trop long pour être lu ce soir, ajouta-t-il en posant le cahier au chevet de son lit ; nous examinerons cela demain matin à tête reposée.

Le lendemain, à cinq heures du matin, par un magnifique soleil d'été, Napoléon, coiffé d'un madras à larges raies négligemment noué sur son front, d'où s'échappaient quelques mèches de cheveux noirs et lisses, et vêtu d'une robe de chambre et d'un pantalon à pieds de molleton blanc, avec des pantoufles vertes, se promenait dans la chambre à coucher de sa baraque, en tenant dans ses mains le cahier sur lequel il n'avait fait que jeter les yeux la veille. Il le feuilletait et le re-feuilletait : c'était le *Mémoire* que l'ingénieur Fulton lui avait adressé sur la puissance motrice de la vapeur, appliquée aux bateaux plats destinés à opérer la descente en Angleterre. Ce rapport commençait ainsi :

« Sire, la mer, qui vous sépare de votre ennemi, lui donne sur vous un immense avantage. Servi tour à tour par les vents et par les tempêtes, il vous insulte impunément, il vous brave dans son île inaccessible pour vous. Eh bien ! cet obstacle qui le protège, je puis le faire disparaître !... Je puis, malgré tous ses vaisseaux, en tout temps et en peu d'heures, transporter votre armée sur son territoire, sans craindre les tempêtes et sans avoir besoin du secours des vents !... Mes moyens, sire, les voici, etc. »

Napoléon interrompait de temps en temps sa lecture, et à chaque fois, regardant fixement devant lui, sans cependant arrêter ses yeux sur aucun objet, laissait échapper des paroles telles que celles-ci :

— Si cet homme dit vrai, je lui donne une couronne... Si cet homme est certain de ce qu'il avance, les peuples lui élèveront un jour des statues d'or.

Pendant plus d'une heure que dura la lecture du *Mémoire* de Fulton (car l'empereur la suspendait pour songer à ses conséquences,) il parut entièrement absorbé par la nouveauté et le grandiose du projet qui lui était soumis. Enfin, il appela Constant, qui couchait en dehors sur un matelas posé en travers de sa chambre, et lui dit :

— Courez au logement de Daru, et qu'il vienne à l'instant.

Lorsque l'intendant général de l'armée arriva, il trouva Napoléon dans la salle du conseil, debout, les bras croisés sur sa poitrine, et comme en contemplation devant l'immense carte qui tapissait cette pièce.

— Ah ! ah ! vous voilà, Daru ; bonjour ! Attendez-vous là,

à ma place, écrivez ce que je vais vous dicter.

Comme nous l'avons dit, il n'y avait dans cette salle qu'un seul siège. Daru hésita en voyant que l'empereur avait nécessairement rester debout devant lui.

— Mais... sire, dit-il avec embarras, Votre Majesté ne peut pas...

— Attendez?... C'est vrai ! interrompit Napoléon, qui avait deviné le scrupule de Daru. Allons ! allons ! reprit-il.

Et, passant lestement derrière cet administrateur, il lui appliqua les deux mains sur les épaules, et le fit asseoir de force en lui disant :

— Écrivez !... C'est au ministre de l'intérieur.

Daru prit la plume et regarda fixement Napoléon qui, s'étant recueilli un moment, lui dicta la lettre suivante :

« M. de Champigny, je viens de lire le projet du citoyen Fulton, ingénieur, que vous m'avez adressé beaucoup trop tard, en ce qu'il peut changer la face du monde. Quoi qu'il en soit, je désire que vous en déférez l'examen à une commission composée de membres choisis par vous dans les différentes classes de l'Institut. C'est là que l'Europe savante irait chercher des juges pour résoudre la question dont il s'agit. Une grande vérité, une vérité physique, palpable, est devant mes yeux ; ce sera à ces messieurs de la voir et de la saisir. Aussitôt leur rapport fait, il vous sera transmis et vous me l'enverrez. Tâchez que tout cela ne soit pas l'affaire de plus de huit jours, car je suis impatient. Sur ce, M. de Champigny, je prie Dieu de vous avoir en sa digne garde.

De mon camp de Boulogne, ce 21 juillet 1804.

« NAPOLEON. »

— Maintenant, continua l'empereur, expédiez sur-le-champ une estafette.

Dès que Daru fut sorti, les aides de camp entrèrent pour prendre ce qu'on appelait l'*ordre du jour*. Napoléon dit à l'un d'eux d'aller à la baraque de l'amiral Bruix, pour le prévenir qu'après son déjeuner il visiterait la côte depuis Boulogne jusqu'à Ambleteuse, c'est-à-dire, sur une longueur de plus de deux lieues, et qu'il désirait qu'il l'accompagnât, ainsi que les chefs des différents services.

En l'absence de Napoléon, les constructions navales n'avaient pas été poussées avec moins d'activité que les travaux des ports. Les chaloupes canonnières, les bateaux plats et les péniches avaient été confectionnés sur tous les chantiers des petits ports de la Normandie et de la Bretagne, pour être amenés, en longeant les côtes, soit à Montreuil, soit à Calais, soit à Dunkerque, où on les avait fait gréer et armer par des marins ; puis ces embarcations avaient été immédiatement placées sous la protection des forts qui défendaient le port de Boulogne, au nombre de cinq : le Fort de la Crèche, le Fort en bois, le Fort Musoir, la Tour de Croix, et la Tour d'Ordre, dont nous avons parlé tout à l'heure. La ligne d'embossage qui barrait l'entrée du port se composait de deux cent cinquante chaloupes canonnières et de plus de soixante bâtiments de haut bord ; la division des canonnières impériales en faisait partie. Indépendamment de cette formidable ligne de défense, toute la côte était encore hérissée de batteries de canons de gros calibre, servies par les artilleurs de l'armée de terre.

Au fond du port, il y avait un petit pont en bois qu'on appelait le *Pont de service*. Le magasin des poudres, des gar-